Djo Munga Wa Tunga, un cinéaste en devenir

par Katy Ndiaye

Il a remporté en avril dernier le prix du meilleur court métrage au festival du film africain de Milan avec son film Auguy. Congolais d'origine, installé en Belgique depuis une vingtaine d'année, Djo Munga, 27 ans, rêve d'un Septième Art africain solide, garant d'une identité culturelle forte et affirmée sur le continent comme à l'extérieur.

Djo Munga, pourquoi le cinéma ?

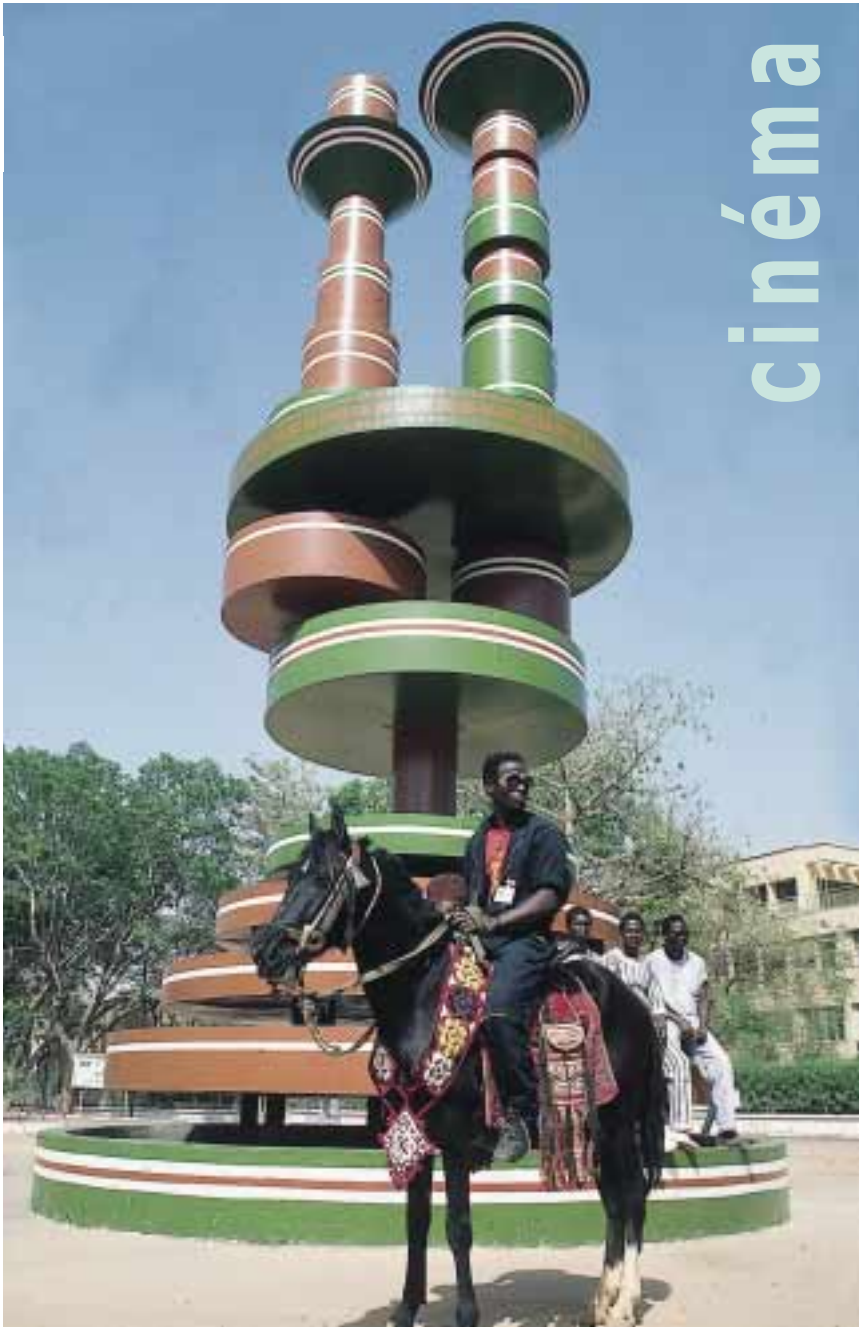
C'est tout à fait par hasard que je me suis dirigé vers le cinéma. J'ai d'abord étudié le graphisme. Je me passionne depuis toujours pour le dessin, et je pensais trouver mon bonheur en choisissant le graphisme. Mais j'ai très vite constaté que la part de créativité qui réside dans cette profession ne correspondait pas à mes attentes.

Puis j'ai suivi un stage d'initiation à la caméra super huit. Ce fut une révélation, je découvrais le langage cinématographique. Et à l'issue de la formation, le scénario que j'avais écrit était retenu pour être mis en image, c'est ainsi que je réalisai mon tout premier film. Cette première expérience m'a donné envie d'aller plus loin et de présenter l'examen d'entrée à L'INSAS, et j'ai été reçu.

Dans sa définition du cinéma africain, le sud africain Richard Ismail, spécialiste du domaine, exclut les productions de la diaspora. Qu'en pensez-vous ?

A mon sens, il n'est pas nécessaire d'être géographiquement présent sur le continent pour poser sur lui un regard valable, développer un discours traduit en images filmiques.

Herman Bertiau



Burkina Faso - monument des cinéastes

Si l'on suit le raisonnement, cela signifie que seuls détiennent le droit de parler de réalités africaines ceux qui se trouvent sur place. Je ne partage évidemment pas ce point de vue. Je suis tout autant habilité à parler, à investir le champ culturel de ma communauté que n'importe lequel des cinéastes vivant en Afrique.

Penchez-vous sur les films issus de la diaspora. Vous vous rendrez vite compte que l'Afrique en est le cœur. Ici on se questionne sur ce qui a changé dans les comportements sociaux de la communauté en exil, du sens des traditions loin de son lieu d'ancrage. Le rythme, le récit, les personnages, la couleur du film, tous ces éléments nous renvoient au continent noir. Les réalisateurs restés sur place ont une autre approche d'un même sujet : ils décrivent un monde en transition. Les deux démarches

participent à révéler une image de l'Afrique intra et extra-muros.

Partagez-vous l'avis de nombre de vos pairs qui voient dans le cinéma un enjeu culturel, la possibilité de poser un regard africain sur le monde ?

Savoir gagner l'imagination de l'autre c'est gagner une partie de sa vie réelle. Pour s'en convaincre, il nous suffit de regarder en direction du géant américain. Les Etats-Unis dominent totalement le marché de la production cinématographique. Et de fait insufflent leur culture, leur façon de voir et de vivre le monde. On le constate, le cinéma sous ses allures de divertissement anodin constitue en réalité un enjeu économique politique et culturel de taille. Malheureusement, nous Africains, n'en mesurons pas encore toute l'importance. Nous ne nous donnons pas les moyens de prendre en charge notre secteur culturel, garant d'une certaine indépendance d'esprit. La culture, c'est une manière d'exister et de s'imposer. Amilcar Cabral en parle très bien. Il considérait la culture comme un des éléments les plus importants à entretenir et à maintenir pour asseoir nos sociétés en devenir.

Pour vous, le cinéma africain doit-il être un outil éducatif ou un simple divertissement ?

Si nous abandonnons le champ culturel à d'autres, nous renonçons à l'éducation et à l'entretien de notre imaginaire culturel collectif. C'est elle qui modèle et conçoit nos vies. Mais je n'emploierai pas le terme éduquer. Je préfère sensibiliser. Le cinéma n'est pas un outil éducatif à l'usage des foules. Je ne pense pas que l'on puisse réaliser des films «mode d'emploi». Ce n'est d'ailleurs pas souhaitable.

En cultivant le septième art africain, nous avons la possibilité de véhiculer notre vision du monde, donner à voir une image de nous même. Donner des pistes de réponses à un certain nombre de questions que les gens posent. Et émettre des hypothèses. Nous serons parvenus à sensibiliser le public aux réalités africaines autres que celles auxquelles il est habitué.

Entre autres thèmes, votre court-métrage Auguy évoque le paternalisme qui régit encore souvent les relations entre occidentaux et africains. Est-ce là un exemple de la sensibilisation dont vous parliez ?

Le paternalisme est pour moi une forme de racisme très doux. Cette attitude provient de comportements bien installés et qui passent d'une génération à l'autre. Ces attitudes paternalistes ne sont pas dénoncées. Elles sont considérées comme étant conforme à une réalité. Montrer ces comportements à l'écran, expliquer de manière implicite en quoi ils sont dérangeants et même insultants c'est comme mettre un miroir grossissant devant les personnes pour qu'elles puissent se rendre compte du mensonge qui réside dans ces comportements. Dans le meilleur des cas, cela les emmènera à réviser leur rapport à l'autre.

Dans ce domaine, les Afro-américains ont remporté une certaine victoire. Ils ont fait un travail de sensibilisation. Dénoncer, c'est aussi sensibiliser, éveiller à "l'autre". En musique, je pense que nous y parvenons. Côté cinéma, le chemin est encore long. Les choses évoluent doucement et c'est normal, il s'agit du résultat d'un travail commencé il y a tout juste 40 années, au début des indépendances.

La culture noire est à la mode. Et c'est un état antérieur je dirais au statut de reconnaissance.

Parlant de choses que l'on connaît, le petit Auguy est-ce vous à 12 ans ?

Auguy, c'est une situation extrêmement simple qui raconte une tranche de vie de la communauté zaïroise installée en Belgique (j'appartiens à la seconde vague d'immigration de la fin des années 70, début des années 80). Une classe très restreinte avait la possibilité d'envoyer ses enfants étudier en Europe. Sur place, nous étions très liés. Nous avions les mêmes activités et fréquentions les mêmes endroits. Nous partagions un vécu identique. Par ses origines socio-économiques la communauté zaïroise présente en Europe était monolithe.

La crise qui a frappé le Zaïre au milieu des années 80 nous a tous atteints de la même manière. Auguy relate ce moment-là. Ce n'est pas mon histoire personnelle en ce sens que ce n'est pas mon expérience directe. J'ai simplement projeté dans ce court métrage la somme de tout ce que j'ai pu observer à ce moment là. Les parents qui ne peuvent plus envoyer d'argent aux enfants en Europe. Les pensions et factures impayées. Les adaptations de comportements sociaux face à la nouvelle situation.

Quel fut l'accueil réservé par la communauté congolaise à votre film ?

Le film est passé sur Canal-Plus, donc pas mal de monde l'a vu et ça fait plaisir, même si les gens ne sont pas d'accord avec le contenu. Le seul fait de voir quelque chose qui leur ressemble c'est à mes yeux déjà très important. En ce qui concerne le contenu, je sais que j'ai beaucoup choqué. Mes personnages, Auguy et sa sœur aînée, sont des antihéros. Ils subissent les aléas de la vie. J'ai pourtant décrit ce que tout le monde a pu observer dans son entourage. Auguy se rebelle contre deux institutions qui sont l'école et la religion. C'est tabou. Les gens ne regardent pas ce qu'il y a en dessous. Ils ne me demandent pas pourquoi j'ai raconté cette histoire. Le commentaire se résume à un "non, on ne peut pas parler de ces choses-là". L'accueil de la communauté n'a pas été d'un enthousiasme farouche à vrai dire. Mais bon, ils n'ont pas l'habitude de voir ce genre traité par un africain.

Vous avez étudié le Cinéma en Europe. Parlez-moi de votre cursus.

Mon cursus a plutôt été un chemin de croix. Au moment du travail de fin d'études, l'étudiant est normalement porté par l'école. Cela n'a pas été mon cas pour mon film. Pour les têtes pensantes de l'école, je ne remplissais pas mon rôle du "bon noir" rentrant parfaitement dans un certain canevas. Je devais raconter un certain type d'histoire. Intégrer dans mon travail leur vision misérabiliste de l'Afrique. Je ne souhaitais pas ressembler à cela. Les gens ont un fantasme impressionnant sur l'Afrique et les Africains. Fantasme qui est porté et amplifié par les médias en général. Alors si vous essayez de signaler une autre réalité vous serrez contredit et nié. Vous vous devez de rassurer sur l'image que l'on a de vous.

J'ai tout de même eu la chance d'avoir à mes côtés des étudiants avec qui j'ai pu grandir, avec qui j'ai travaillé et qui m'ont soutenu. Mon film a été classé, je crois, plus mauvais film de l'école depuis que celle-ci existe.

Le prix que vous avez remporté vous ouvre-il des perspectives ? Quel est la place d'un jeune réalisateur Africain en Europe ?

Les perspectives restent des hypothèses tant que les gens ne sont pas fidélisés. J'ai en vue de belles rencontres avec nombres d'Africains du métier. Montrer mon travail c'est avoir des retours, discuter et progresser. Toute une série d'invitations à des festivals y concourent. Quant à savoir quelle place est la mienne en Europe, je ne sais pas. Je me pose la question et je ne trouve pas encore de réponses. Il parait clair que la diaspora africaine étant très importante, c'est elle avant tout que je souhaite toucher.